

André Vanasse : récipiendaire de la Médaille de l'Académie des lettres du Québec

Jacques Allard

Numéro 121, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37233ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Allard, J. (2006). André Vanasse : récipiendaire de la Médaille de l'Académie des lettres du Québec. *Lettres québécoises*, (121), 4-5.

André Vanasse: récipiendaire de la médaille 2005 de l'Académie des lettres du Québec

Le 8 novembre 2005, les membres de l'Académie des lettres du Québec ont voulu rendre hommage à un serviteur éminent des lettres québécoises : André Vanasse, un éditeur qui est aussi un critique littéraire et un écrivain, après avoir été un professeur fondateur de l'Université du Québec à Montréal. Nous publions le discours de Jacques Allard, président de l'Académie des lettres du Québec, et celui du directeur de *Lettres québécoises*, André Vanasse.

Distingués invités, cher lauréat, chers collègues de l'Académie, chers amis,

Depuis plus de soixante ans, l'Académie des lettres du Québec assume fidèlement son mandat qui est d'être au service de la langue française, de la littérature et de la culture qui en sont l'expression au Québec et au Canada français. Ce travail de veille et d'éveil dans le champ de la culture passe aussi par l'attribution d'une médaille, généralement annuelle, décernée à une personne ayant apporté une contribution exceptionnelle au développement et au progrès de notre expression nationale. Le choix de cette personne se fait à partir d'une proposition de notre conseil, soumise à tous les membres qui en disposent par un vote secret, tenu par correspondance.

Parmi les plus récents récipiendaires se trouvent l'historien Yvan Lamonde, honoré l'an dernier, et la romancière et directrice de la Bibliothèque nationale, M^{me} Lise Bissonnette, en 2003. Cette année, les membres de l'Académie ont voulu rendre hommage à un serviteur éminent des lettres québécoises : M. André Vanasse, un éditeur qui est aussi un critique et un écrivain, après avoir été un professeur fondateur de l'Université du Québec à Montréal.

L'ensemble des interventions du nouveau médaillé s'étend sur une quarantaine d'années, si l'on veut bien remonter à la publication de son premier essai littéraire intitulé « La notion de l'étranger dans la littérature canadienne ». Il s'agissait d'une partie de son mémoire de maîtrise (« La dialectique du temps et de l'espace dans le roman paysan canadien 1900-1940 ») qu'il publia en six tranches, dans la revue *L'Action nationale*, de 1964 à 1966.

Ce fut le départ d'une production critique généreuse qui amènera son auteur à faire connaître plus de cent cinquante études, chroniques, éditoriaux et autres communications, dont une dizaine d'ouvrages (collectifs ou personnels). On se souviendra, par exemple, des analyses regroupées sous le titre *Le père vaincu, la Méduse et les fils castrés. Psychocritiques d'œuvres québécoises contemporaines* (XYZ, 1990). Ou encore de *Gilbert LaRoque. L'écriture et le rêve* (Québec Amérique, 1985).

On ne s'étonnera pas que l'Association des études canadiennes lui ait décerné en 1993 son certificat de mérite pour son implication dans le domaine désigné par son nom. On notera encore que ces études et recherches diverses ont amené M. Vanasse à être invité à faire, en 1989, une tournée de conférences en Italie puis à enseigner à l'université de la Colombie-Britannique en 1991.

Notre lauréat est aussi écrivain de fiction. Il a d'abord été auteur de dramatiques radiophoniques, avec cinq textes diffusés sur la Chaîne culturelle de Radio-Canada, particulièrement à l'occasion de l'émission « La Feuillaison », entre 1976 et 1982. Il publiera aussi, en revue, de 1975 à 1994, plusieurs nouvelles.

Mais c'est le roman et le récit qui le feront davantage connaître dès *La saga des Lagacé* (Libre Expression), un des succès de l'année 1980. L'ouvrage fut d'ailleurs



retenu comme finaliste au Grand Prix littéraire de la Ville de Montréal et au prix « Jeunes écrivains » du Journal de Montréal. Après *La saga...* parurent encore deux autres romans : *La vie à rebours* (Québec Amérique, 1987) et *Avenue de Lorimier*

(XYZ, 1992).

Toute cette effervescence critique et fictive témoignait parfaitement de son travail de professeur-chercheur et bientôt de professeur en création littéraire, comme on en ré-inventa le type à l'UQÀM autour de 1980. À ceux qui s'étonneraient de tant de féconde versatilité, il faudrait rappeler qu'André Vanasse est aussi l'auteur de deux romans jeunesse dont l'un (*Des millions pour une chanson*) remporta beaucoup de succès au Québec et fut traduit en catalan et en espagnol. Il faut aussi savoir qu'en fait tout a commencé, en 1960, par une chanson soumise au Concours international de la chanson de Radio-Canada. Sur une musique d'André Gagnon, les paroles de notre médaillé lui valurent une mention.

Dans les années récentes, le ci-devant professeur bientôt devenu romancier, puis davantage éditeur s'adonna avec autant de bonheur au récit didactique dans la collection qu'il a lancée pour rendre hommage aux grandes figures du patrimoine canado-québécois. En premier lieu vint son *Emile Nelligan. Le spasme de vivre* (1996), puis, en 2004, son récit si touchant consacré à une visite à Gabrielle Roy, dans sa maison de Petite-Rivière-Saint-François. Le titre : *Gabrielle Roy. Écrire, une vocation*.

Voilà donc une écriture qui raconte aussi tout un parcours d'enseignant se faisant écrivain puis éditeur.

En terminant, insistons justement sur ce dernier aspect du travail accompli par celui qui prendra, en 1990, le relais d'Adrien Thério à la barre de *Lettres québécoises* et, s'associant en 1991 à Gaëtan Lévesque, donnera à la jeune maison XYZ éditeur l'élan qui en fait aujourd'hui l'un des fleurons de l'édition québécoise.

À ce travail de découverte de nouveaux écrivains qu'il avait exploré chez Québec Amérique, le récipiendaire 2005 a joint celui de l'invention éditoriale qui a donné à la maison sa personnalité propre : outre des romans innovateurs souvent primés, on y trouve des essais universitaires ou para-universitaires déterminants, ou encore une collection de bio-fictions qui a donné à XYZ une maison sœur, XYZ Publishing, qui publie donc en anglais, depuis 1998. Il s'agit des « Grandes figures » déjà mentionnées qui deviennent au Canada anglais « The Quest Library ».

Quant à son apport au magazine *Lettres québécoises*, il a été marqué à plusieurs reprises par le renouvellement de la formule et des collaborateurs, mais aussi par les éditoriaux faisant état des enjeux de la vie littéraire et culturelle. Il s'y active dès 1976, alors qu'il devient l'adjoint du directeur.

La contribution du lauréat au monde de l'édition québécoise passe aussi par plusieurs autres responsabilités dans le domaine, que cela soit dans la fondation de l'Association des périodiques culturels québécois ; celle du premier comité de la Commission de droit de prêt public ; l'organisation du Festival national du livre ; ou encore au bureau de l'Association nationale des éditeurs québécois...

Pour tout dire, André Vanasse a été depuis les années soixante sur les principaux chantiers qui ont fait de la littérature québécoise une littérature autonome, nationale.

En lui remettant ce soir sa médaille, l'Académie veut le reconnaître comme un maître artisan de notre récente histoire littéraire. Il rejoint le groupe des médaillés où l'on compte des professeurs comme Luc Lacourcière (1985) et Maurice Lemire (1993), des critiques comme Gilles Marcotte (1974) ou des écrivains comme sa chère Gabrielle Roy (1946) ou encore Félix Leclerc (1987). Après Gaston Bellemare, il est le deuxième éditeur professionnel à être ainsi honoré.

Toutes nos félicitations à M. André Vanasse!

Chers membres de l'Académie, mesdames et messieurs les finalistes au prix de l'Académie, chers invités,

Je voudrais dans un premier temps remercier le jury de l'Académie de m'avoir décerné la médaille du mérite. J'avoue que cet honneur m'émeut, car j'ai consacré l'essentiel de ma vie à la littérature. Une part si importante qu'il me souvient d'une conversation plutôt animée que j'eus avec ma femme. Celle-ci considérait que je m'épuisais à la tâche à travailler tous les jours de 5 heures du matin à 9 heures du soir et, le plus souvent, une partie du week-end. Je ruinais ma santé, disait-elle, « Et pour recevoir quoi? Rien ou peu s'en faut. » J'avais spontanément répondu que ma vie, c'était la littérature, et que la chance avait voulu que mon métier d'enseignant m'ait procuré une relative aisance. « Certains jouent au golf, lui avais-je répondu. Ils sont prêts à se lever à l'heure des poules pour pratiquer leur sport. Moi, je fais de la littérature. Ce n'est pas un sport, c'est une vocation, et personne ne m'empêchera de le faire parce que c'est ce que j'aime le plus au monde. »

Il se trouve que mon fils Alexandre était dans le sous-sol. Un peu plus tard, il est venu me voir pour me dire qu'il avait entendu notre conversation et qu'il en avait eu les larmes aux yeux tellement il trouvait beau ce que j'avais dit. Et j'ai compris en l'écoutant que ma plus belle qualité était cette passion que j'éprouvais pour la littérature. Elle était telle que j'étais prêt à tout pour la servir. L'attitude d'Alexandre me faisait réaliser du même coup que cette passion pouvait être communicative, qu'elle avait peut-être poussé Lise Tremblay, Rachel Leclerc, Élise Turcotte, Louis Hamelin, Flora Balzano et des dizaines d'autres, peut-être même une centaine, à se lancer dans l'écriture. Car à l'UQÀM, je recevais mensuellement des écrivains à l'heure du midi et la salle était souvent comble. Lors de ces rencontres, je voyais que parmi les têtes, certaines étaient celles de mes étudiants ou de mes étudiantes, d'autres non. Quand, des années plus tard, je retrouvais l'un de ces visages sur la couverture arrière d'un roman ou d'un recueil de poésie, je me disais que j'avais tenu mon pari : ces auditeurs attentifs étaient devenus écrivains. Ils avaient marché sur les traces de ceux et celles qui étaient venus leur parler de leur plaisir d'écrire. Et cela me remplissait d'aise.

Si l'on me demandait à quoi je rêvais quand j'avais vingt ans, ma réponse serait simple : je voulais devenir écrivain. Je savais qu'au Québec il était impossible de vivre de sa plume. C'est pourquoi je me suis dirigé vers l'enseignement. J'ignorais bien sûr qu'il me faudrait atteindre presque la quarantaine avant de signer mon premier roman. À vrai dire, je n'en éprouve aucun regret. Les choses se sont passées ainsi. Au fil des ans, j'ai écrit près d'une dizaine de livres et je continue de le faire.

S'il est une activité à laquelle je n'avais jamais songé, jeune, c'est bien celle d'éditeur. C'est à la demande de Robert Lahaise, qui venait de créer les Cahiers du Québec chez HMH Hurtubise, que j'ai accepté de diriger la collection « Littérature ». De 1972 à 1985, je me suis donc initié au monde de l'édition. Et puis je suis passé chez Québec Amérique. Au poste de directeur littéraire, poste qui m'est tombé dessus de bien curieuse façon : Jacques Fortin et Donald Smith me consultaient régulièrement pour savoir qui allait remplacer Gilbert La Rocque, mort brutalement en plein Salon du livre de Montréal, le 26 novembre 1984. Des noms ont circulé pendant plusieurs mois. Et je me disais que j'aurais bien aimé faire partie de cette liste, mais ni Jacques Fortin ni Donald Smith ne semblaient considérer que je pouvais remplir cette fonction. Et puis un jour, je fus invité à luncher avec eux pour apprendre que c'est moi finalement qu'ils avaient choisi! J'étais abasourdi. Et fort heureux.

Mon entrée chez Québec Amérique a marqué un tournant dans ma vie. Jean Royer avait écrit dans *Le Devoir* qu'il ne fallait pas compter sur moi pour découvrir de nouveaux talents. Pourquoi? Je n'en sais trop rien. Mais je n'ai jamais oublié ce qu'il avait écrit et je le remercie de l'avoir fait. Je suis loin d'être sûr que j'aurais levé le nez sur la relève. Une chose est certaine, j'ai publié les premiers romans d'écrivains qui se sont imposés dès ces premières œuvres; ce sont Louis Hamelin et Christian Mistral, bien sûr, mais aussi Andrée A. Michaud, France Vézina, Gérald Tougas, Pierre Gobeil. Au total, sur une période de cinq ans à peine, deux lauréats et trois finalistes au Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada.

Quand je me suis associé à Gaëtan Lévesque, la chance nous a souri à nouveau : dès la première année, XYZ plaçait deux de ses auteurs comme finalistes au Prix du Gouverneur général, André Brochu et Flora Balzano, et c'est Brochu qui remportait le prix avec *La croix du Nord*. Puis j'ai continué ma quête des nouveaux talents : sont venus les Sergio Kokis, Jocelyne Saucier, Pierre Tourangeau, Guy Demers, Julie Hivon, Denis Thériault, Michèle Péloquin, Émilie Andrewes, Clara Ness, pour n'en nommer que quelques-uns. Une de mes plus grandes satisfactions à titre d'éditeur a été de constater que 50 % des nouveaux auteurs que je publiais étaient finalistes ou gagnants de prix littéraires. C'est une moyenne dont je suis fier parce que je sais qu'elle est vraiment hors de l'ordinaire.

Au Québec, il n'existe que deux revues qui se consacrent exclusivement à la littérature québécoise. Ce sont *Voix et Images* et *Lettres québécoises*. J'ai eu le plaisir de diriger les deux revues et je dirige toujours le magazine *Lettres québécoises*. Depuis plus de trente ans, je me bats pour faire reconnaître notre littérature sur la place publique tout autant que dans nos institutions. Certains pourraient considérer que c'est chose faite. Moi, je ne le crois pas. À preuve, la place que la littérature québécoise occupe dans nos journaux. Alexandrine Foulon vient de montrer dans un mémoire de maîtrise que la littérature n'a pas progressé d'un pas : en 2004, M^{me} Foulon a évalué que le commentaire sur la littérature québécoise occupait moins de 30 % de l'espace éditorial dans

les cahiers littéraires. Or, ce pourcentage correspond exactement à ce que j'avais constaté en 1990. Quant à la place de la littérature québécoise dans l'institution littéraire, il n'est que de se rappeler la réforme du programme d'enseignement de la littérature dans les cégeps du début des années 2000 pour se rendre compte non seulement que nous n'avons pas avancé, mais que nous avons reculé.

Cela dit, je m'en voudrais de terminer sur une note revendicatrice.

Je veux donc remercier ceux et celles avec qui je travaille. D'abord Gaëtan Lévesque, sans qui la maison serait dans un piteux état car, si j'ai quelques qualités, j'ai d'immenses défauts, heureusement compensés par Gaëtan. Et puis Michèle Vanasse, ma belle-sœur, responsable de production. C'est elle qui fait en sorte que les livres paraissent à temps, chose que d'autres éditeurs ne respectent pas toujours. Et puis tous les autres membres de la maison d'édition qui travaillent avec ardeur et dévouement : Kathryn Taylor, Michel Beauchemin, Jacques Richer, de même que les pigistes, particulièrement Régis Normandeau, infographe, et Alexandre Vanasse, graphiste.

Et puis finalement, je veux saluer ceux et celles que j'aime plus que tout et qui constituent le centre de ma vie : Nicole, ma femme, Alexandre et Frédéric, mes deux fils, Joanne et Elizabeth, mes deux brus, et Juliette et Laurence, mes deux petites-filles avec qui je veux partager cette médaille.

Merci.



ANDRÉ VANASSE



Académie des lettres du Québec